

## AU BORD DE LA MER

Ils étaient trois : Julot, Maurice, Emile.  
Deux beaux marmots avec un garçonnet.  
Faisant le diable-à-quatze, à Villerville.  
Pendant qu'au loin la vague moutonnaît.

N'écoutant rien, galopant sur le sable.  
Sans nul souci de la docilité.  
C'était à qui des trois serait plus diable.  
Tous, grisés d'air, de jeu de liberté.

Le plus petit, parfois, faisant la moue.  
Au loin partait comme un vieux matelot  
Sur les galets, dans la vase ou la boue.  
Chignant tout bas à l'unisson du flot.

Les deux plus grands, d'une humeur plus égale  
Lui criaient : flûte ! et, sans plus se fâcher,  
A tour de rôle, étaient ou... bucéphale.  
Mulet tétu, postillon ou cocher.

Et les parents caressés par la brise,  
Suivaient des yeux leurs ébats et leurs jeux :  
En contemplant la vague qui se brise,  
La mer, le ciel et les lointains brumeux.

Mer, pensaient-ils, quelle force tagite ?  
Qui te soulève en flots impétueux ?  
Qui te retient et qui te précipite.  
Toute écumante, en bonds prodigieux !

Sans doute alors, que quelque voix intime.  
La voix d'en haut qu'on entend en tout lieu  
Les détournait vers la course enfantine,  
En murmurant pour réponse—c'est Dieu !

CH. PEROTTE DESLANDES.

## ENVERS ET CONTRE TOUT

PAR

ANDRÉ GÉRARD

SECONDE PARTIE

II

(Suite.)

Les premières mesures d'une valse se font entendre.  
—Monsieur le marquis de la Boissière, dit l'ambassadrice à  
Mlle de Rosenthal, tandis qu'incliné devant elle, Renaud formu-  
lait son invitation.

La jeune fille se leva toute rose, et s'abandonna à son cava-  
lier avec sa grâce virginale. Cette valse fut pour eux un triom-  
phe. Il circulait des : Comme ils vont bien ensemble !  
Quel joli couple ! qui enchantaient le baron d'Armeuil, resté en  
conversation avec le duc. Celui-ci examinait Renaud et se  
disait :

— Pourquoi pas ! Vieux nom bien porté et charmant  
homme... D'ailleurs il faut me hâter.

Depuis la mort de la duchesse, emportée par une pleurésie  
en plein de ce beau bonheur que nous savons, M. de Rosen-  
thal se sentait frappé à mort. Miné par une incurable lan-  
gueur, il avait quitté Vienne, à la prière de sa fille, pour venir  
s'établir à Paris. Mina espérait beaucoup d'un changement  
de lieu ; elle-même, du reste, supportait difficilement le séjour  
de Rosenthal, où, à chaque pas, elle retrouvait quelque trace  
de la chère absente. Ce fut pour cette raison qu'elle ne vou-  
lut pas rentrer dans le monde viennois : elle n'y avait fait jus-  
qu'alors que de courtes apparitions sous l'égide de cette mère  
bien-aimée. L'idée de danser dans ces salons où ses tendres  
regards l'avaient suivie la faisait fondre en larmes. De tels  
souvenirs ne sont doux qu'aux douleurs apaisées, et c'est avec  
autant d'empressement qu'on les a fuis qu'on en revient goûter  
le charme mélancolique.

Avant la valse, la duchesse de Lauragais avait exactement  
rapporté les paroles de Mina à Renaud de la Boissière ; aussi,  
lorsqu'il reconduisit la jeune fille à sa place, était-il dans un  
enivrement auquel les millions de l'héritière n'avaient plus  
aucune part. Cette âme précocement mûrie et déflorée par  
des liaisons malsaines, eut, ce soir-là, un brillant regain de  
jeunesse, la femme fut tout, l'or, rien.

Quinze jours après, le duc de Rosenthal autorisait le mar-  
quis de la Boissière à faire sa cour à Mlle Mina, et fixait le ma-  
riage à trois mois de là, au commencement de juin.

Pendant cet intervalle, les fiancés se virent chaque jour.  
Pour Mina, ce beau jeune homme assis à ses genoux, dont les  
longs regards l'enveloppaient de caresses, c'était le poème en-  
chanté de l'amour déroulant ses pages une à une. Qui peut  
savoir tout ce qu'y lisent ces yeux ravies d'innocence ! tout ce  
qu'ils voient là qui n'y est pas... jusqu'à l'heure amère où ils  
effacent sous leurs larmes ces lignes d'illusion.

Le marquis, lui, goûtait pleinement le plaisir neuf d'un  
amour honnête et la joie non moins rare de pouvoir respecter  
ce qu'il aimait. Les saintes ignorances de ce cœur ingénu  
ajoutaient à sa passion un vague attendrissement qui lui ren-  
dait la saveur de la tendresse qu'il avait eue pour sa mère.  
Sous l'empire d'un tel sentiment, ce qu'il y avait de flétri dans  
ce jeune homme se raviva, ce qui n'était encore que menacé  
s'épanouit. Il se crut fermement né pour être à perpétuité le  
meilleur des maris, pour réaliser la vie de famille modèle dont  
sa charmante fiancée lui traçait les séduisants tableaux. Il  
s'endormait le soir, croyant de bonne foi avoir rêvé son ancien  
lui, et persuadé qu'il n'avait cessé d'être le Renaud tout blanc  
de sa vingtième année. Ce miracle opéré, Mlle de Rosenthal  
devint marquise de la Boissière : une rose-reine dans cent mille  
francs de dentelles. Paris parla huit jours des splendeurs de  
cette nocé. Puis les nouveaux époux s'envolèrent vers une

villa du lac de Côme, louée pour le lever de cette lune de  
miel, et le duc, qui avait eu la force de cacher jusqu'au bout à  
sa fille les progrès de sa maladie, retourna à Rosenthal pour y  
mourir.

III

Par une chaude journée de juillet, dans le grand parc agreste  
du château de la Boissière, en Bretagne, sous un berceau de  
clématites, deux femmes étaient assises. L'une, vêtue de per-  
cale blanche, la tête couverte d'un chapeau de mousseline, au-  
rait singulièrement rappelé une printanière apparition, datant  
de quatre ans déjà, à des yeux qui étaient bien loin, au fond  
de l'Orient, racontait le journal que tenait Mme de la Bois-  
sière, en rendant compte de la dernière œuvre d'André Ber-  
nard, que tous classaient déjà parmi les chefs-d'œuvre de la  
littérature contemporaine.

— Un beau et pur talent, un noble caractère et un homme  
utile, fit Mlle Dumont avec une nuance de regret dans l'ac-  
cent.

— Oui, répondit la marquise, tout ce que j'apprends, tout ce  
que je lis de lui, me confirme dans mon impression d'autre-  
fois : c'est une nature d'élite.

La poitrine de la jeune femme se souleva, elle resta un ins-  
tant la tête penchée, semblant écouter retentir en elle l'écho  
de ce soupir qui venait de lui monter aux lèvres. — Pourtant,  
pensait-elle, je suis heureuse : mon mari m'aime, il est parfait  
pour moi. Nous avons une famille aimable, des relations char-  
mantes, j'ai bientôt l'espoir d'être mère... Je ne sais, en vé-  
rité, ce qui me manque, ce qui me serre le cœur parfois...  
cette sensation de vide... Il est certain que le bonheur, lors-  
qu'on le possède, car je le possède, enfin, ne ressemble pas du  
tout au bonheur qu'on se rêve, ni l'amour, ni rien. Même Re-  
naud ne ressemble pas au Renaud que je me figurais. Il prétend  
que j'ai fait trop de voyages dans le bleu à Rosenthal... les  
jolis, avec mon damoiseau... mon pauvre damoiseau ! Etions-  
nous pareils nous deux ! C'est un artiste, lui, un poète, et  
comme il n'est pas marié, il peut continuer à vivre en vers...  
quand on est marié, il faut vivre en prose. J'aime Renaud, je  
l'aime de toute mon âme, et cependant s'il était possible d'a-  
voir les chers bébés par un miracle du bon Dieu... eh bien,  
vrai, je crois qu'on ne se marierait pas... Si quelqu'un pou-  
vait vous montrer, dans un miroir magique, vos radieuses vi-  
sions de la veille le lendemain... Je me souviens, était-ce  
joli dans moi ! Souvent j'en pleure... c'est depuis que j'ai  
dans le cœur ce grand trou... heureusement qu'on a l'enfant  
pour boucher ces trous-là : Je m'attriste quand cette divine  
loi m'attend ! Vous êtes une sotte, madame, et une exigeante,  
et une ingrate envers le bon Dieu et votre mari. Cher Renaud !  
hier encore il me renouvelait cette assurance qui m'est si  
douce, que j'étais son premier amour. Lui aussi, il est mon  
premier... mais pour une femme, c'est tout naturel ; tandis  
que pour un homme, il paraît que c'est très beau, affirme ce  
vilain comte d'Orlandes, si amusant. Est-ce étrange et triste,  
qu'on puisse aimer une femme sans avoir le désir ou la possi-  
bilité de l'épouser ; et ces liaisons se nouent, non pas seulement  
dans cette société bizarre qu'on appelle le demi-monde, et où  
l'indignité des unes motive le peu de scrupule des autres,  
mais aussi dans le monde bien... Que je ne me doutais guère  
de ces choses à Rosenthal ! Que d'étonnements sans fin, et que  
Renaud s'en est divertit ! un peu trop, à mon avis. A propos  
de demi-monde, il m'a avoué franchement y avoir commis  
deux plaisanteries assez vives. C'était il y a longtemps, et il  
a été très écorcé. Mon oncle d'Armeuil dit que les jeunes gens  
doivent faire là un petit stage, pour apprendre à aimer les hon-  
nêtes femmes... les ilotes de Sparte... c'est donc bien dur  
de nous aimer, bien difficile de nous préférer ? Décidément, il  
y a des choses que je ne comprendrai jamais, même à cent  
ans. Peu importe, du reste, je connais le passé de mon cher  
mari, et le présent est à moi."

Et la jolie marquise, toute souriante, reprit son aiguille. Elle  
travaillait à la layette de l'enfant attendu, et ne voulait pas  
que d'autres mains que les siennes touchassent à ce mignon  
trousseau. Mlle Dumont, seule, avait obtenu la faveur de bro-  
der un bonnet. A côté de la corbeille de jonc doré, doublée de  
satin blanc, qui se remplissait peu à peu pour le futur héritier  
des Rosenthal et des la Boissière, une autre corbeille sem-  
blable contenait des objets identiques, confectionnés tous  
également de la main de la marquise. Elle destinait cette  
seconde layette à un enfant trouvé, dont elle se proposait d'être  
la marraine et la protectrice, et auquel elle donnerait au bap-  
tême le même nom qu'à son enfant. Cela, assurait-elle, lui  
porterait bonheur.

— Y songez-vous, ma chère, lui disaient ses parentes et ses  
amies : ces dentelles, ces broderies, ces batistes, à un petit mi-  
sérable ! A cela, la jeune femme répondait que Notre-Seigneur  
était dans chacun de ses pauvres, il n'y avait rien de trop beau  
pour lui. On souriait et on répétait ce mot de Renaud : Roma-  
nesque !

— Plût à Dieu, dit un jour l'archevêque de Paris, auquel on  
racontait cette histoire, que toutes ces dames eussent dans la  
tête d'aussi bons romans que ceux de la marquise de la Bois-  
sière.

Le marquis, d'abord on ne peut plus épris à l'époque de son  
mariage, en était arrivé par degrés à avoir de sa femme l'opi-  
nion qui avait été l'impression première du baron d'Armeuil :  
"Un chérubin armoirié en chair rayon de lune." Trop d'ange,  
disait-il à son oncle, je sens toujours les ailes. En se mariant,  
dans l'espèce de régénération que nous savons, il rêvait une  
grande passion, comme Mina rêvait un grand amour. Mais  
cette passion, de l'essence un peu inférieure qu'il était, ne put  
prendre langue avec l'amour de Mina : l'un cherchait un mets  
exquis à savourer ; l'autre, une fleur divine à respirer. De là,  
entre eux, un abîme que Renaud, rendons-lui cette justice, ne  
cherchait pas à combler, et dont Mina, nous l'avons vu, avait  
conscience sans pouvoir le définir.

— Ta femme est de la nature de la mienne, disait le comte  
d'Orlandes au marquis : ces éthérées sont absolument imprati-  
cables ici-bas, elles ne devraient se marier qu'au paradis.

— En attendant, lui, se mariait fort ailleurs, et le cœur men-  
tri de la comtesse ne comptait plus ses blessures. De dix ans  
plus âgée que Mina, elle lui était devenue une précieuse  
amie. Elle était fort pieuse ; c'est aux genoux de Dieu qu'il  
fut vendu, trahi, abandonné que les âmes brisées se relèvent.  
Mme d'Orlande en plein d'hirement, Mina en plein bonheur,  
se rencontrèrent dans ce premier lien : une piété ardente ; sur  
cette assise, leur amitié devint impérissable.

La marquise de la Frulaye, la vicomtesse de Verrières et la  
comtesse de Noves, belle-sœur de Mina, faisaient, à des degrés  
divers, partie de cette intimité. Mme de la Frulaye se conten-  
tait philosophiquement d'un petit bonheur conjugal "à l'é-  
tournée," sur lequel elle jetait, en tout bien tout honneur, les

étourdissements de son existence mondaine et les succès de sa  
beauté orientale. Mais ses jolis pieds étaient aussi agiles à  
grimper l'escalier des mansardes qu'à courir les fêtes ; aussi, à  
ces pieds-là, sera-t-il beaucoup pardonné.

La comtesse de Noves, mariée à un des pires viveurs de ce  
temps, sans enfants, d'une piété fragile qui s'éteignait peu à  
peu dans la tempête, était une pauvre désespérée menaçant à  
chaque instant de s'en aller à la dérive, et bien des convoitises  
se tenaient, hélas ! sur le chemin de ce naufrage.

Quant à la vicomtesse de Verrières, c'était la félicité vi-  
vante ; mari charmant, enfants délicieux, beauté, santé, for-  
tune, elle avait tout. Dans le monde, on désignait ainsi les  
cinq amies : les roses sans épines et les épines sans roses. Mais  
comme les roses savaient se placer délicatement entre les  
épines.

Ce jour de juillet où nous retrouvons la marquise de la Bois-  
sière après deux ans de mariage, elle attendait le lendemain la  
comtesse d'Orlandes et la marquise de la Frulaye, qui venaient  
passer quelques jours près d'elle. Ces messieurs étaient aux  
cours, Renaud devenait un amateur passionné de sport. Mina  
se disait parfois, avec un peu de tristesse, qu'il était pour un  
gentilhomme de plus nobles loisirs. Cette fille, d'une race forte  
et chevaleresque, eût été fière d'un époux utile à son pays.  
Une fois elle aborda cette question avec Renaud, mais aux pre-  
miers mots il lui dit en riant qu'en ce temps de république être  
utile était fort mal porté. Puis il ajouta :

— Lorsque Monseigneur reviendra nous y songerons ; jusque-  
là, hors le cas de guerre devant lequel s'effacent les partis, ne  
me demandez rien.

Il lui baisa la main avec grâce et retourna à ses chevaux.

Sous le berceau de clématites, le lendemain, les trois amies  
et la bonne Mlle Dumont étaient réunies : Mina, entre ses deux  
corbeilles ; Mme de la Frulaye et Mme d'Orlandes, avec une  
tapisserie. On causait de tout et de rien, une de ces vives  
conversations parisiennes qui se posent sur chaque sujet comme  
le papillon sur les fleurs, en prenant la fraîcheur, et s'envolent.

— Il me semble qu'on a sonné à la grille, Mina, dit tout à  
coup Mlle Dumont.

— Pourvu que ce ne soit pas pour moi, nous sommes si bien  
ainsi...

— Voyez donc, fit la marquise de la Frulaye, qui s'était pen-  
chée en dehors du berceau, c'est un petit enfant avec un petit  
paquet à la main : et là-bas, une vieille paysanne qui s'est ar-  
rêtée au bout de l'allée et le regarde s'avancer :

— Quelque demande, dit Mina, faites-lui signe à ce petit,  
Isabelle.

L'enfant venait lentement, l'air confus, tout rouge sous ses  
boucles blondes emmêlées. C'était un joli garçonnet de six à  
sept ans, un peu frêle, à la physiologie intelligente, avec de  
grands yeux tristes, et qui n'avait rien de la rusticité des en-  
fants des champs. Il portait une blouse de laine noire.

— Oh ! le gentil mignon ! s'écria Mina, en l'apercevant ; ap-  
proche-toi, mon petit homme, et dis-nous ce que tu veux.

— Vous êtes la dame du château ? demanda l'enfant d'une  
voix un peu hésitante.

— Oui, c'est moi.

Alors lui, la tête basse et en balbutiant :

— Maman est morte... on m'envoie chez vous, parce qu'on  
dit que je trouverai ici mon papa...

Et, en disant ces mots, il tendait un paquet de lettres jaunies  
à la jeune femme.

Il y eut deux minutes d'un horrible silence, où on n'entendit  
que le bruit des respirations haletantes. Mina livide, l'œil ha-  
gard, constatait dans l'enfant immobile devant elle une res-  
semblance accablante avec son mari.

La comtesse d'Orlandes se remit la première, elle s'élança  
vers son amie, la prit dans ses bras en disant :

— Ma pauvre chère petite !

Ce mot rompit la tension des nerfs :

— Oh ! mon Dieu ! gémit-elle, oh ! mon Dieu ! Et elle éclata  
en sanglots convulsifs.

— Hélas ! murmurait Mlle Dumont, quel désastre ! quel  
écroulement ! elle avait en lui une telle confiance pour le pré-  
sent et le passé... Le fourbe ! comment n'a-t-il pas prévu...

— Interrogeons cette femme, dit la marquise de la Frulaye,  
voyant la vieille paysanne s'avancer avec hésitation à son  
tour.

Elle marchait vers le berceau, incertaine, embarrassée, rou-  
lant le bord de son tablier entre ses doigts flétris. Lorsqu'elle  
fut arrivée près de Mme de la Frulaye, elle dit :

— J'ai bien du regret, mais j'avais promis à la mère, sur mon  
salut, d'amener le petit... Nous n'avons pas pensé à la pauvre  
dame ; vous savez, dans des moments pareils !... En v'la t'y  
des malheurs !...

L'enfant était venu reprendre la main de sa vieille compagne,  
et lui disait tout bas :

— Est-ce qu'elle va aussi mourir, la dame ?

La paysanne s'approcha de Mina, les larmes aux yeux :  
— Faut me pardonner, madame, et à cet innocent-là de  
même...

La marquise releva la tête, resta un instant les regards fixés  
dans le vide, puis, se tournant vers la vieille femme, dit avec  
effort :

— Je n'ai rien à vous pardonner, vous avez fait votre devoi-  
r, en accomplissant une promesse sacrée... Est-ce qu'elle n'a  
vait aucune famille ?

— Aucune proche... mais elle sortait de gens bien, pour  
sûr... elle avait des petits portraits, qui sont dans le bagage  
de l'enfant, où les dames ont des figures blanches et des habil-  
lements comme v'la les vôtres, mesdames.

— Depuis quand la connaissiez-vous ?

— Depuis deux ans. Elle arriva dans not' village — je suis  
du Loiret — avec une de mes nièces qui s'en revenait d'Orléans  
pour se marier. Ma nièce avait été au service de la parente  
chez laquelle Mme Louise — c'est le nom qu'on lui donnait —  
demeurait avant "le malheur." Paraît qu'elle était méchante,  
c'te parente. C'est rapport à ça que la tête a tourné d'enchi et  
de chagrin à la demoiselle, si ben qu'un jour elle est partie  
pour Paris avec le comte de Matigny...

— Vous savez, Mina, dit à demi-voix la comtesse d'Orlandes,  
que trois ans avant votre mariage Renaud perdit son frère aîné  
dont il a repris le titre et le nom ?

— Je l'avais oublié...

— Pour lors, reprit la paysanne, qui avait médiocrement com-  
pris l'explication, M. de Matigny avait promis à Mme Louise  
de l'épouser, sitôt qu'un oncle très vieux et très riche qu'il  
avait serait trépassé, parce que lui n'était pas riche du tout, et  
qu'y ne vivait que d'une rente que son oncle lui faisait...

(La suite au prochain numéro.)